



HAL
open science

Faut-il réécrire l'histoire du matérialisme des Lumières ?

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Faut-il réécrire l'histoire du matérialisme des Lumières ? : À l'occasion de la nouvelle édition des "Œuvres complètes" d'Helvétius. *Historia Philosophica: An International Journal*, 2022, 20, pp.77-85. hal-04252700

HAL Id: hal-04252700

<https://hal.science/hal-04252700>

Submitted on 21 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Faut-il réécrire l'histoire du matérialisme des Lumières ? À l'occasion de la nouvelle édition des *Œuvres complètes* d'Helvétius

Gerhardt Stenger
Nantes Université

Il y a exactement deux siècles, en 1818, parut chez la veuve Lepetit à Paris la première édition des *Œuvres complètes* d'Helvétius (O.14)¹ qui adoptait un point de vue tant soit peu critique vis-à-vis des éditions précédentes, en particulier de celle procurée par l'abbé Lefebvre de La Roche en 1795 (O.12)² et qui faisait encore autorité au XX^e siècle.³ C'est en tout cas ce que revendiquait l'« Avis de l'éditeur » placé en tête du premier volume :

Nous avons suivi, pour le texte, l'édition in-18 donnée, en 1795, par l'abbé Lefebvre La Roche, qui avait vécu pendant plusieurs années dans la plus intime familiarité avec Helvétius, qui habitait avec lui sa maison d'Auteuil, et qui fut légataire de tous les manuscrits que cet auteur célèbre avait retouchés jusqu'à ses derniers moments. Cependant nous avons cru devoir rétablir des passages qui se trouvent dans les anciennes éditions in-8°, et qui manquent dans l'édition in-18 ; soit que la crainte de nouvelles persécutions ait déterminé Helvétius lui-même à les supprimer sur ses manuscrits, soit que ces suppressions, qui portent ordinairement sur des passages relatifs aux religions en général, ou à la nôtre en particulier, aient été faites par l'abbé La Roche. En un mot, guidés par des hommes de lettres d'un mérite généralement reconnu, nous pouvons nous flatter que cette édition est infiniment supérieure à toutes celles qui l'ont précédé.⁴

Les hommes de lettres distingués qui ont guidé l'éditeur anonyme dans sa tâche ne nous sont pas connus, et c'est bien dommage car leur travail ne manque pas de rigueur. *De l'esprit*, pour ne prendre qu'un exemple, est reproduit d'après l'édition de 1779-1780, « corrigée et augmentée sur les manuscrits de l'auteur » selon la page de titre, c'est-à-dire revue et corrigée par Lefebvre de La Roche selon des critères fort peu scientifiques (O.5) ;⁵ à y regarder de

¹ Nous adoptons pour les œuvres d'Helvétius les sigles introduits par DAVID SMITH dans son indispensable *Bibliography of the writings of Helvétius*, Ferney-Voltaire, Centre d'étude du XVIII^e siècle, 2004 (désormais : *Bibliography*). La *Correspondance générale* d'Helvétius (Toronto-Oxford, Voltaire Foundation, 1981-2004) sera désignée par le sigle *CG* ; notre édition des *Œuvres complètes* parue chez Champion entre 2011 et 2020 par le sigle *OC*.

² *Œuvres complètes d'Helvétius*, Paris, Didot, An III [1795], 14 volumes in-18.

³ Elle fut réimprimée en 1967-1969 par Georg Olms à Hildesheim.

⁴ *Œuvres complètes d'Helvétius. Nouvelle édition*, I, Paris, Lepetit, 1818, p. vi. L'éditeur se trompe sur un point : La Roche n'a pas vécu avec Helvétius à Auteuil mais avec sa veuve qui y avait déménagé seulement en avril 1772, quatre mois après la mort de son époux.

⁵ La nouvelle version de *L'Esprit* reproduit des passages qui figurent dans la première édition de la première édition (E.1A). À titre d'exemple, on lit dans l'édition originale : « Toutes [les passions] nous frappent du plus profond aveuglement. Pour s'en convaincre, qu'on transporte ce même mot à des sujets plus relevés : qu'on ouvre le temple de Memphis : en présentant le bœuf Apis aux Égyptiens craintifs et prosternés, le prêtre, à

plus près (voir la note 5), on se rend compte que le texte donné par La Roche a été revu par les éditeurs d'après l'édition originale E.1A. Cette édition de 1818 est devenue le mausolée du philosophe dont la statue fut brisée dès 1792 par Robespierre et les Jacobins : ⁶ une nouvelle édition de ses *Œuvres complètes* entreprise en 1827 chez Dalibon (O.15) s'arrêta après la publication des deux premiers volumes. La philosophie française postrévolutionnaire liquida ce qui restait encore des idées philosophiques et politiques défendues par les habitués du salon d'Auteuil de Mme Helvétius, les Condorcet, Cabanis, Chamfort, Destutt de Tracy, Volney et leurs émules. Pendant que La Harpe, Cousin et Damiron vouaient aux gémonies la prétendue morale égoïste d'Helvétius, la cote de Diderot, dont les principales œuvres n'avaient pas paru en France avant la Révolution, ne cessait de monter auprès de la génération de 1830 qui s'enthousiasmait volontiers pour les personnalités fortes et libres, pour les beaux sentiments, pour l'art élevé au-dessus du vulgaire. Cinquante ans plus tard, le triomphe de Diderot fut total. « L'école positiviste, rapporte Champfleury, le réclamait comme un des principaux initiateurs du siècle actuel ; les romanciers et les conteurs en faisaient un maître ; Diderot devenait le père de la critique d'art moderne ». ⁷ Ces lignes furent écrites dix ans à peine après la parution de ses *Œuvres complètes* procurées par Jules Assézat et Maurice Tourneux entre 1875 et 1877 en vingt volumes. Elle révélait pour la première fois au public des textes qu'on ignorait encore, comme cette *Réfutation d'Helvétius* qui présentait de l'auteur de *L'Homme* et

l'exemple de cette femme, ne pouvait-il pas s'écrier : 'Peuples, sous cette métamorphose, reconnaissez la divinité de l'Égypte ; que l'univers entier l'adore ; que l'impie, qui raisonne et qui doute, exécration de la terre, vil rebut des humains, soit frappé du feu céleste : qui que tu sois, tu ne crains point les dieux, mortel superbe, qui, dans ce bœuf, n'aperçois pas le dieu Apis ; et qui crois plus ce que tu vois que ce qu'il te dit par ma bouche.' Tels étaient sans doute les discours des prêtres de Memphis, qui devaient se persuader, comme la femme déjà citée, qu'on cessait d'être animé d'une passion forte au moment même qu'on cessait d'être aveugle. Comment ne l'eussent-ils pas cru ? on voit tous les jours de bien plus faibles intérêts produire sur nous de semblables effets. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puissantes [etc.] » (I, 2 ; OC, t. I, p. 60). L'édition cartonnée (E.1B) a supprimé tout le passage entre « Pour s'en convaincre » et « de semblables effets », et les éditions ultérieures l'ont suivie. En revanche, on lit dans l'édition procurée par La Roche en 1779 : « Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Qu'on transporte ce même mot à des sujets plus relevés : qu'on ouvre le temple de Memphis. En présentant [O.14 : « Memphis ; en présentant »] le bœuf Apis aux Égyptiens craintifs et prosternés, le prêtre s'écrie : 'Peuples, sous cette métamorphose, reconnaissez la divinité de l'Égypte ; que l'univers entier l'adore ; que l'impie qui raisonne et qui doute, exécration de la terre, vil rebut des humains, soit frappé du feu céleste : qui que tu sois, tu ne crains point [O.14 : « pas »] les dieux, mortel superbe, qui dans Apis n'aperçois qu'un bœuf, et en [O.14 : « qui »] crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.' Tels étaient sans doute les discours des prêtres de Memphis, qui devaient se persuader, comme la femme déjà citée, qu'on cessait d'être animé d'une passion forte au moment même qu'on cessait d'être aveugle. Comment ne l'eussent-ils pas cru ? On voit tous les jours de bien plus faibles intérêts produire sur nous de semblables effets. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puissantes [etc.] » (*Œuvres complètes de M. Helvétius. Nouvelle édition, corrigée et augmentée sur les manuscrits de l'auteur, avec sa Vie et son portrait*, Londres, 1779-1780, t. I, pp. 17-18 ; dans O.14, la citation se trouve au t. I, p. 14). La comparaison des variantes montre que O.14 reprenait le texte de O.5 mais que les éditeurs avaient en même temps l'édition originale sous les yeux.

⁶ Voir OC, t. I, pp. 7-8.

⁷ CHAMPFLEURY, *La comédie posthume de Diderot au Théâtre-Français*, « L'Art », XXXVI, 1884, p. 23.

de ses idées une image passablement caricaturale. Ressuscité par les éditeurs de Diderot pour être enterré définitivement par la critique universitaire et les historiens de la philosophie, le cadavre d'Helvétius ne sera progressivement exhumé qu'à partir de 1981 grâce à la publication de sa *Correspondance générale* en cinq volumes par David Smith et son équipe canadienne.

En 2001, la parution de la *Bibliography of the writings of Helvétius* de David Smith a fait sentir la nécessité d'une édition critique moderne des œuvres d'Helvétius. La première émission de l'édition originale de *L'Esprit* avait été identifiée par Charles McNamara en 1985 ;⁸ David Smith avait repéré le propriétaire du manuscrit de *L'Homme* vendu chez Drouot en 1966⁹ et obtenu sa permission de le publier. En 2006, Raymond Trousson me fit la proposition flatteuse de réhabiliter Helvétius en publiant une édition critique de ses œuvres dans la collection « L'Âge des Lumières » qu'il dirigeait chez Champion jusqu'à sa mort en 2013. Publiés entre 2011 et 2020 avec la collaboration de David Smith et de Jonas Steffen, les trois volumes des *Œuvres complètes* présentent non seulement l'édition la plus complète depuis 1818, mais aussi, et surtout, la plus correcte. La plus correcte, parce qu'elle ne reprend pas les innombrables interventions et falsifications qui défigurent les éditions procurées par La Roche après la mort d'Helvétius. Pour la première fois depuis 1758, nous avons réédité, dans le tome I, la première émission de l'édition originale de *L'Esprit* ; dans l'appareil critique ou en appendice, le lecteur trouvera un grand nombre de documents relatifs à l'ouvrage honni : les annotations de Diderot, de Voltaire et de Rousseau en marge de leur exemplaire, les rétractations d'Helvétius ainsi que ses *Éclaircissements sur les propositions extraites du livre De l'esprit dans l'Indiculus publié par la Faculté de théologie de Paris*. Pour la première fois aussi, le traité posthume *De l'homme* est édité, dans le tome II, d'après le manuscrit subsistant, qui diffère non seulement de l'édition originale de 1773 mais témoigne surtout de l'ampleur des interventions de La Roche dans son édition du texte parue en 1795 dans les *Œuvres complètes d'Helvétius* (O.12). Le dernier volume enfin est composé de trois parties : la première renferme ses essais poétiques, la deuxième le *Recueil de notes* appelé *Notes de la main d'Helvétius* par leur premier éditeur, Albert Keim ; la troisième, quant à elle, contient la correspondance active d'Helvétius enrichie de nombreuses lettres inédites ou publiées pour la première fois dans leur intégralité. La lecture simultanée des poésies et des notes du *Recueil*, complétée de quelques éléments biographiques puisés dans la correspondance, nous dévoile un véritable surdoué des lettres qui, à peine sorti du collège,

⁸ Voir DAVID SMITH, *op. cit.*, p. 114.

⁹ *Ivi*, pp. 290-291.

s'est lancé corps et âme dans la littérature et la philosophie et a su gagner, à l'âge de 23 ans, l'amitié et l'estime de Voltaire.

Le jeune Helvétius est de la trempe de Schiller, le génie en moins : âme généreuse et passionnée, il est rempli de l'idéal de liberté républicaine et de la haine de la tyrannie. Au sortir de l'adolescence, il écrit une tragédie « d'une énergie toute républicaine » selon La Roche, *Le Comte de Fiesque*,¹⁰ l'histoire d'une conspiration hardie et tragique pour retrouver la liberté perdue de la république de Gênes – le sujet sera plus tard traité par le jeune Schiller dans *La Conjuration de Fiesque à Gênes* (1782-1783). Le *Recueil de notes* mentionne un autre sujet de tragédie, l'histoire du prince maure Almanzor, ainsi qu'un « poème épique de l'Amérique ».¹¹ Ce dernier correspond-il au poème *Montézume* dont Helvétius a lu quelques extraits à Mme de Graffigny en 1745 ?¹² Sans doute admirait-il dans le roi aztèque Montézume (Moctezuma II) le souverain éclairé, sage et bienveillant que la tradition a peint,¹³ et dans le prince maure Almanzor (Al-Mansur) le « parfait monarque, le roi par excellence » dont la générosité était selon son biographe « au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ».¹⁴ En revanche, Helvétius ne ressent aucune pitié pour les rois oppresseurs : « Enfin dans son palais, le tyran massacré / Expire sous les coups des sujets qu'il opprime », rime-t-il dans l'*Épître sur le plaisir*.¹⁵ Sa détestation des « oisifs du grand monde »¹⁶ n'est guère moins grande que celle qu'il voue aux tyrans. S'il fait lui-même partie du grand monde – on le lui reprochera assez –, Helvétius est vivement pénétré de l'amour de l'étude, passion qui fait l'objet de sa première épître et à laquelle il sacrifiera plus tard son emploi de fermier général ainsi que les richesses qui vont avec. On cite souvent le témoignage de Saint-Lambert selon lequel Helvétius aurait découvert Locke pendant qu'il était encore au collège. Mais un autre témoignage n'est pas moins intéressant, et il a seulement été révélé dans la nouvelle édition de la correspondance. En effet, dans la lettre à Charles-Pierre de Mondion de Montmirel du 2 juillet 1738 citée pour la première fois dans son intégralité, Helvétius confie à son correspondant, qui est apparemment en conflit ouvert avec ses parents à cause de ses opinions trop « philosophiques », que c'est la lecture de Bayle qui l'a détourné, lui, de la religion : « Laissez croire à

¹⁰ *Éloge d'Helvétius*, in *CG*, t. IV, p. 260. Contrairement à ce qu'affirme La Roche, Helvétius n'a pas trouvé son sujet dans les *Mémoires* du cardinal de Retz mais dans une œuvre de jeunesse du même auteur, *La Conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque* (publiée en 1665).

¹¹ *OC*, t. III, pp. 237 et 268.

¹² Voir *CG*, t. I, p. 76.

¹³ Helvétius a pu trouver son histoire dans l'ouvrage d'ANTOINE DE SOLIS, *Histoire de la conquête du Mexique, ou de la Nouvelle Espagne, par Fernand Cortez*, La Haye, Moetjens, 1692.

¹⁴ ALY ABENÇUFIAN, *La Vie du roi Almansor*, Amsterdam, Elsevier, 1671, préface non paginée.

¹⁵ *OC*, t. III, p. 91. Les vers sont repris dans le chant V du *Bonheur* (*OC*, t. III, p. 169).

¹⁶ *Le Bonheur*, *OC*, t. III, p. 77. Voir aussi l'*Épître sur l'orgueil et la paresse de l'esprit*, *OC*, t. III, pp. 70-71.

vos pieux parents qu'on est malhonnête homme alors qu'on n'a point de foi. [...] Pardonnez-moi cette leçon. Bayle m'a fait tout le tort que vous fait Locke ». ¹⁷ Chez Helvétius, l'étude de l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* (1690) de Locke fut postérieure à la lecture de Bayle, mais elle fut décisive pour sa future orientation philosophique : « Ce livre, écrit Saint-Lambert, fit une révolution dans ses idées ». ¹⁸ On voit mal, cependant, comment cet ouvrage, qui n'a rien de révolutionnaire pour un débutant en philosophie, a pu provoquer une *révolution* dans les idées du jeune Helvétius. On peut se demander si ce premier bouleversement dont parle Saint-Lambert ne doit pas être identifié au « tort » que la lecture de Bayle lui a causé dans sa jeunesse : l'éveil de l'esprit critique, l'adieu à la religion, au catholicisme de l'enfance, déjà fort malmené par l'échec d'une expérience mystique racontée par La Roche. ¹⁹ La conversion à la philosophie de Locke ainsi qu'à la science de Newton, ²⁰ peu commune pour un jeune homme à la fin des années 1730, ne serait-elle pas plutôt une conséquence de la lecture des *Lettres philosophiques* (1734) de Voltaire ? Alors que les sciences naturelles ne jouent (presque) aucun rôle dans sa philosophie, Helvétius n'a jamais cessé de vanter le génie de Newton qu'il cite souvent à côté de celui de Locke, comme dans cette adresse aux premiers habitants du Nouveau Monde : « Forêts de l'Amérique, il est chez vous des Locke et des Newton ». ²¹ Quoi qu'il en soit, nourri des œuvres de Bayle, de Voltaire, de Locke et de Newton, le jeune Helvétius était suffisamment armé pour « s'élance[r] avec force dans les plaines de la métaphysique » (p. 217). Ajoutons à ces influences la lecture attentive de la *Recherche de la vérité* de Malebranche, qui lui inspira les premières réflexions consignées dans le *Recueil de notes*, et la fréquentation du vieux Fontenelle, le philosophe le plus cité dans *De l'esprit* : de ce mélange explosif de l'empirisme britannique et du rationalisme sceptique français est née la philosophie d'Helvétius.

Une lettre de Mme de Graffigny à son ami et confident François-Antoine Devaux du 13 décembre 1744 nous apprend qu'Helvétius vient de lui faire le résumé « d'un livre qu'il va faire imprimer » ; ²² le 28 mars suivant, elle informe Devaux que le jeune fermier général, qu'elle appelle « le Génie » dans sa correspondance, a l'intention de le finir pendant sa tournée en Lorraine, ajoutant que l'impression de l'ouvrage sera remise après la guerre pour des

¹⁷ OC, t. III, p. 308.

¹⁸ O.14, t. III, p. 5.

¹⁹ Voir CG, t. IV, p. 259-260.

²⁰ « Le vol hardi de Newton a répandu la lumière et la vérité », lit-on dans le *Recueil de notes* (OC, t. III, p. 227). Pour Helvétius comme pour Voltaire, la science de Newton a provoqué un changement de paradigme qu'aucune découverte ultérieure ne pourra invalider.

²¹ Ivi, OC, t. III, p. 208.

²² CG, t. I, p. 70. Voir aussi l'introduction à *De l'esprit* (OC, t. I, p. 16) où suite à une coquille regrettable la lettre est datée de 1743.

raisons « de convenance et de politique ». ²³ Une première version de *L'Esprit* – car c'est de ce livre-là qu'il s'agit sans aucun doute possible – était donc prête dès 1745 : Helvétius avait mis en chantier son traité philosophique alors qu'il travaillait au même moment au *Bonheur* et peut-être à son poème épique *Montézume*. Selon les témoignages concordants de La Roche et de Duclos, il en aurait conçu l'idée pendant qu'il expliquait à Mme de Villette « un passage de Locke qu'elle n'entendait pas ». ²⁴ Déclic dû au hasard ? On ne sait. Toujours est-il que si Helvétius avait publié *De l'esprit* en 1745, l'histoire aurait probablement pris un autre cours.

On ignore à quoi ressemblait la première version de *L'Esprit* : elle était certainement moins longue que la définitive, car un coup d'œil sur la bibliographie des ouvrages utilisés par Helvétius met en évidence que de nombreuses remarques et anecdotes dont il a gonflé son traité proviennent d'ouvrages publiés après 1744. ²⁵ En revanche, les principes de sa *philosophie* étaient déjà élaborés dans les grandes lignes. Écoutons Mme de Graffigny : « Le grand Locke, cet homme que jusqu'ici j'ai seul admiré, sera toujours grand, mais ce sera d'avoir indiqué ce que le Génie devait dire ». ²⁶ Le *Recueil de notes*, qui date du tournant des années 1730, contient plusieurs passages qui ne laissent subsister aucun doute sur l'athéisme et l'antifinalisme du « Génie ». Si Helvétius tient avec Voltaire que l'attraction est une propriété de la matière, ²⁷ il conclut hardiment, contre son aîné, que cette force découverte par Newton permet de faire l'économie du Dieu horloger : « Par le système de l'attraction il n'est pas nécessaire d'admettre un Dieu, car s'il y a dans la matière une faculté de s'attirer, les corps se sont dus attirer jusqu'à ce qu'ils vinssent à la position où ils sont à présent, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un équilibre d'attraction. De là tombe l'objection des rapports de desseins, car ils ne pouvaient cesser jusque-là d'être en mouvement ». ²⁸ Alors que pour le philosophe

²³ Citée dans *CG*, t. I, pp. 75-76.

²⁴ CHARLES DUCLOS, « Morceaux historiques », dans *Œuvres complètes*, IX, Paris, Janet et Cotelle, 1820-1821, pp. 138-139. La Roche se trompe sans doute une fois de plus sur les dates lorsqu'il prétend qu'Helvétius était alors âgé de seulement vingt-deux ans (*CG*, t. IV, p. 262, et var. *f*, p. 278). Thérèse Charlotte Cordier de Launay, devenue Mme de Villette en 1730, s'installe avec son époux rue Neuve-des-Petits-Champs en 1741 (voir JEAN STERN, *Belle et bonne : une fervente amie de Voltaire (1757-1822)*, Paris, Hachette, 1938, p. 23). Il n'est pas impossible qu'Helvétius l'y ait fréquentée au début des années 1740, car c'était le désir de lui plaire qui lui fit entreprendre *De l'esprit* selon Duclos (*op. cit.*, p. 138).

²⁵ Signalons au hasard le mot de Fontenelle dans la note (a) du discours II, chap. 10 (*OC*, t. I, p. 125) ; les citations de la reine Christine dans le discours II, chap. 3 et 23 (*OC*, t. I, pp. 89 et 191) ; le mot d'un sauvage du Canada dans le discours II, chap. 3 (*OC*, t. I, p. 89) ; les nombreux emprunts à l'*Histoire critique de la philosophie* de Boureau-Deslandes, etc.

²⁶ *CG*, t. I, p. 70.

²⁷ Dans la XV^e des *Lettres philosophiques* (1734), Voltaire a qualifié l'attraction de « nouvelle propriété de la matière », trahissant Newton sur ce point. Voir VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, suivies de *Derniers écrits sur Dieu*, a cura di Gerhardt Stenger, Paris, Flammarion, 2006 (« GF-Flammarion », 1224), pp. 162 et 163.

²⁸ *Recueil de notes*, *OC*, t. III, p. 261. Il faut compléter cette citation par cette autre : « Si cette matière [de feu] ne peut exister sans mouvement, il s'ensuit que le mouvement est essentiel à la matière. Par conséquent nul besoin d'un agent qui le lui ait donné » (p. 251).

déiste le prétendu ordre du monde et l'organisation qu'il découvre parmi les êtres ne sauraient relever du hasard mais prouvent l'existence d'un principe ordonnateur, Helvétius récuse toute perspective téléologique, les « rapports de desseins » comme il dit. Les choses dans leur forme et leur diversité n'ont pas été pensées et créées par une force organisatrice extérieure à la matière, un Être suprême ou tout autre dessein intelligent, elles résultent du seul mouvement de la matière : « La nature n'a pas formé nos membres pour nous servir, mais nos membres ayant été formés nous nous en sommes servis » (p. 224). Les « épicuriens anciens et modernes », pour parler comme La Mettrie, ne disaient pas autre chose : « l'œil ne voit que parce qu'il se trouve organisé et placé comme il l'est ». ²⁹ Mais Helvétius ne s'engagera pas dans la voie des autres épicuriens modernes, c'est-à-dire des philosophes naturalistes comme La Mettrie, Maupertuis, Buffon, Diderot et d'Holbach qui triompheront dans la deuxième moitié du siècle. L'auteur de *L'Esprit* ne s'intéresse pas à la matière et à ses propriétés, ³⁰ à la constitution physique ou organisation des êtres vivants ; il ne cherche pas, en s'appuyant sur les résultats de la science de son temps, à édifier un système général de la nature. Helvétius n'a jamais affirmé que la matière pouvait penser, et encore moins essayé de montrer comment. Son matérialisme n'est pas un naturalisme mais un sensualisme ou sensationnisme athée. L'homme, estime-t-il, est un être purement matériel doué de la faculté de sentir, la « sensibilité physique » (à ne pas confondre avec la théorie de la sensibilité de la matière de Diderot) ; moyennant ses cinq sens, il perçoit des objets et leurs rapports entre eux et lui, et les juge. « Sentir, c'est juger » : le jugement n'est autre chose que la prononciation d'un rapport aperçu. Par voie de conséquence, Helvétius ne croit pas à l'efficacité d'un déterminisme interne, de type physiologique : les erreurs de jugement commises par les hommes ne sont pas imputables à leur organisation plus ou moins parfaite, à leur intelligence donnée ou refusée par la nature, mais aux passions et à l'ignorance. ³¹

²⁹ JULIEN OFFROY DE LA METTRIE, *L'Homme machine*, a cura di Paul-Laurent Assoun, Paris, Denoël/Gonthier, 1981, p. 129.

³⁰ Concernant la matière et ses propriétés, Helvétius a adopté la même position nominaliste que Locke : « L'on s'est avisé très tard de se demander sur quoi l'on disputait, et d'attacher une idée précise à ce mot de *matière*. Si d'abord l'on en eût fixé la signification, on eût reconnu que les hommes étaient, si je l'ose dire, les créateurs de la matière, que la matière n'était pas un être, qu'il n'y avait dans la nature que des individus auxquels on avait donné le nom de corps, et qu'on ne pouvait entendre par ce mot de matière que la collection des propriétés communes à tous les corps » (*De l'esprit*, discours I, chap. 4 ; *OC*, t. I, p. 71). Diderot, quant à lui, fera appel à la physiologie et à la chimie pour poser les fondements d'un matérialisme naturaliste qui se développe à partir du postulat de l'hétérogénéité de la matière.

³¹ « J'ai montré, écrit-il à la fin du premier discours de manière on ne peut plus claire, les vraies causes de nos faux jugements ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions, ou dans l'ignorance, soit de certains faits, soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain ; nos faux jugements sont donc l'effet de causes accidentelles, qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ; l'erreur n'est donc qu'un accident, d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste » (*OC*, t. I, p. 77).

Héritier comme Condillac de l'empirisme britannique, Helvétius a fait de la question de l'origine de nos idées le point de départ de sa pensée. Au milieu du siècle, tout le monde ou presque souscrit à l'axiome scholastique selon lequel « il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans les sens ». Locke en a montré la pertinence dans son *Essai philosophique concernant l'entendement humain* mais avait conservé l'idée d'une âme spirituelle et la réflexion comme faculté autonome, indépendante des sens. Helvétius transforma les thèses de Locke en un matérialisme sensualiste qui tire toutes les conséquences morales et politiques de ce postulat de base : la sensibilité physique produit toutes nos idées ; par conséquent, tous les hommes sont doués d'une égale aptitude à l'esprit. Si Locke a tant compté aux yeux de son jeune disciple, c'est parce qu'il a réfuté l'innéisme, et derrière l'innéisme la prétention des philosophes à fonder les notions de vice et de vertu, de bien et de mal, de juste et d'injuste, sur des principes abstraits inventés par eux mais contredits par l'expérience. En lisant le premier livre de l'*Essai*, Helvétius a compris une vérité fondamentale à ses yeux : notre religion, notre conscience morale n'ont rien d'absolu mais sont le produit fortuit de l'éducation que nous avons reçue, du milieu social dans lequel nous vivons, et des coutumes de notre pays.

On me dira que tout cela est connu, et j'en conviens volontiers. Je ne m'arrêterai donc pas sur les quatre grandes idées constitutives de son système : qu'apercevoir, raisonner et juger, c'est sentir ; que l'intérêt est l'essence des vertus ; que les passions se ramènent toujours en dernière analyse au plaisir physique ; que les inégalités entre les hommes viennent de l'éducation. En 1758, Diderot traitera de « paradoxes » ces fondamentaux de la doctrine helvétienne, et s'en distanciera.³² Peu de temps après, l'« affaire Helvétius » submergera tout sur son passage, couvrant d'opprobre dans un même amalgame *De l'esprit*, l'*Encyclopédie* et quelques autres ouvrages hétérodoxes. La suite est connue... Imaginons un instant un autre scénario, celui dans lequel Helvétius a publié la première version de *L'Esprit* dès 1745, en dépit des « convenances » : à peine paru, son livre aurait soulevé une tempête de protestations bien plus violente que le feront l'*Histoire naturelle de l'âme* (1745) de La Mettrie et les *Pensées philosophiques* (1746) de Diderot.³³ À n'en pas douter, Helvétius eût ravi à La Mettrie la palme du provocateur attiré de la République des Lettres. Et comme ce dernier n'aurait pas manqué de réagir, soit au livre *De l'esprit*, soit à la répression déclenchée par les autorités, soit aux deux, la France aurait assisté au spectacle de deux philosophes aux doctrines sulfureuses en butte à la réprobation générale. La Mettrie, qui aurait continué de jeter de l'huile sur le feu, se serait tôt ou tard

³² Voir ses *Réflexions sur le livre « De l'esprit »* parues dans la *Correspondance littéraire* de Grimm entre le 15 août et le 15 octobre 1758.

³³ On sait que les deux ouvrages furent condamnés, en vertu d'un arrêt du Parlement du 7 juillet 1746, être lacérés et brûlés par le bourreau « comme scandaleux, contraires à la religion et aux bonnes mœurs ».

échappé à Leyde d'où il aurait lancé *L'Homme machine* dans la bataille ; Helvétius, pas encore maître d'hôtel de la reine ni marié, aurait probablement pris le chemin de l'exil, comme il l'envisagera très sérieusement au moment de l'affaire *De l'esprit*. Et Diderot ? Aurait-il eu l'audace d'entrer en lice un an plus tard avec ses *Pensées philosophiques* ? Dans l'affirmative, gageons que la police n'eût pas tardé à lui attribuer la paternité de l'ouvrage et à le jeter en prison pour un temps indéterminé.³⁴ Gageons aussi qu'en 1746, aucun libraire ne se serait donné la peine de l'en faire sortir pour continuer l'*Encyclopédie*, qui n'aurait peut-être jamais vu le jour après la défection de l'abbé De Gua de Malves au mois d'août 1747... Mais trêve de spéculations : il faut toujours se méfier de la tentation de refaire l'histoire après coup. Une seule chose me semble sûre pourtant : si *De l'esprit* avait vu le jour en 1745, la parution de l'*Encyclopédie*, qui sera clairement visée derrière la condamnation du livre d'Helvétius quinze ans plus tard,³⁵ n'aurait pas été interrompue par les autorités, privées de motifs suffisamment sérieux pour en interdire la publication. Et j'ajouterai que dans un contexte radicalement différent de l'affaire *De l'esprit*, Helvétius n'aurait pas fait figure, au milieu des années 1740, d'auteur irresponsable, fossoyeur de l'*Encyclopédie* et naufrageur des philosophes parce qu'il avait eu l'inconscience de faire paraître *De l'esprit* à Paris muni d'un privilège ; de philosophe superficiel qui, méconnaissant le poids de la causalité naturelle dans le comportement humain,³⁶ prétendait que l'homme ne devait rien à la nature mais tout à son histoire. La nouveauté et l'audace de son livre l'auraient d'emblée désigné comme le héraut hardi d'une nouvelle génération, sommant amis et ennemis à se positionner par rapport à la radicalité de sa gnoséologie, à son attention portée aux conditions sociales, au rapport étroit entre le développement intellectuel et le système législatif et éducatif. En 1745, l'auteur de *L'Esprit* serait

³⁴ La paternité des *Pensées philosophiques* ne fut pas longtemps gardée secrète : le 22 juin 1747, le curé de Saint-Médard, Pierre Hardy de Levaré, dénonça son paroissien comme auteur de l'opuscule.

³⁵ Le livre *De l'esprit*, fulminera l'avocat général Jean-Omer Joly de Fleury dans son réquisitoire du 23 janvier 1759, « est comme l'abrégé de cet ouvrage trop fameux, qui dans son véritable objet devait être le livre de toutes les connaissances, et qui est devenu celui de toutes les erreurs ». Cité dans *CG*, t. II, p. 364.

³⁶ Le « fatalisme moderne » avait fait irruption vers le milieu du XVIII^e siècle dans le sillage de l'optimisme leibnizien illustré par Pope dans *l'Essai sur l'homme* (1736). En 1756, Grimm se fit le porte-parole des nouveaux fatalistes dans la *Correspondance littéraire* en expliquant à ses lecteurs que « le dogme de la fatalité envisagé philosophiquement, et dégagé de toute erreur populaire, est le même que celui de la nécessité qui exclut la liberté de l'homme, et tout ce qui est arbitraire, et qui assujettit l'univers dans son immensité et dans sa durée, à des lois invariables sans lesquelles il ne saurait subsister » (FRIEDRICH MELCHIOR GRIMM, *Correspondance littéraire*, III, Ferney-Voltaire, Centre d'étude du XVIII^e siècle, 2007, p. 206-207). Un an plus tard, l'abbé Pluquet, un intime de la famille Helvétius jusqu'à « l'affaire », publia son *Examen du fatalisme* afin de combattre cette doctrine qui, selon lui, a été favorisée par la vision nouvelle que les sciences du XVIII^e siècle proposaient de l'homme et du monde. Dans son débat avec Helvétius, Diderot souligne sans se lasser qu'il existe, au départ, un déterminisme naturel contre lequel l'éducateur est impuissant. Helvétius affirme-t-il que « tous les hommes sont nés avec l'esprit juste » (voir section II, chap. 15 ; *OC*, t. II, p. 153), il rétorque : « Rien n'est si rare que la logique. Une infinité d'hommes en manquent. Presque toutes les femmes n'en ont point » (DENIS DIDEROT, *Œuvres complètes*, a cura di HERBERT DIECKMANN, JEAN VARLOOT, XXIV, Paris, Hermann, 2004, p. 587).

apparu comme le premier continuateur de Locke, interprété dans un sens matérialiste et athée, condamnant d'avance la filiation absurde Condillac-Helvétius construite au XIX^e siècle par Victor Cousin dans ses différents cours d'histoire de la philosophie. Cette séquence fut néanmoins rendue plausible par les dates : l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) de Condillac et son *Traité des sensations* (1754) sont effectivement antérieurs de quelques années à *De l'esprit*. Si son auteur est mort avant Condillac, concède Cousin, il lui paraît néanmoins impossible « de ne pas placer Helvétius après Condillac, quoiqu'il soit mort avant lui ; car c'est moins la date de la mort que celle des ouvrages qui constitue l'âge des philosophes ». ³⁷ Olivier Bloch a démontré combien cette écriture de l'histoire de la philosophie sous la Restauration avait pour intention la « réduction de l'importance du matérialisme » dans la pensée du XVIII^e siècle. Comment ? en incluant le courant matérialiste « dans un cadre où [sa] position devient subordonnée : celui du *problème de la connaissance*, à l'égard duquel le matérialisme est classé comme une sous-espèce de traditions sensualistes et empiristes ». ³⁸ Lorsqu'on sait l'influence cousinienne sur la philosophie française en général et l'historiographie du matérialisme en particulier, on mesure les dégâts provoqués par le grand maître et ses disciples, de Damiron à Marx ³⁹ jusqu'à nos jours : l'« image pâle, ternie et déformée » qu'ils ont donnée du matérialisme français du XVIII^e siècle imprègne toujours, déplore Olivier Bloch, nos pensées à quelque degré. ⁴⁰ Aujourd'hui encore, des matérialistes français du XVIII^e siècle Helvétius continue à être le moins bien traité, ⁴¹ parce que son livre est arrivé trop tard et, qui plus est, au plus mauvais moment. Si Helvétius avait publié *De l'esprit* au début des années 1740, nul doute qu'il aurait inauguré la deuxième vague des Lumières fran-

³⁷ VICTOR COUSIN, *Cours de l'histoire de la philosophie : Histoire de la philosophie du XVIII^e siècle*, II, Paris, Pichon et Didier, 1829, p. 38.

³⁸ OLIVIER BLOCH, « Oublier le matérialisme », in IDEM, *Matière à histoires*, Paris, Vrin, 1997 (« Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie »), p. 351.

³⁹ L'historiographie moderne du matérialisme a été longtemps dominée par les recherches d'inspiration marxiste. Grâce à O. Bloch, on sait de nos jours que Marx s'est contenté de chercher ses informations dans le *Manuel de philosophie moderne* (1842) de Charles Renouvier, qui reprenait pour l'essentiel les présentations de Cousin. Voir « Oublier le matérialisme », pp. 358-359, et « Marx, Renouvier et l'histoire du matérialisme », in *Matière à histoires*, cit., pp. 384-441.

⁴⁰ OLIVIER BLOCH, *art. cit.*, p. 360. Comment ne pas songer aux pages consacrées par Cassirer à *De l'esprit*, « œuvre assez faible et peu originale » qui n'a fait que reprendre et développer la psychologie de Condillac ? « Tout l'édifice des valeurs éthiques, de même que l'échelle logique de la connaissance, est ruiné de fond en comble », déplore-t-il (ERNST CASSIRER, *La Philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1970, p. 60).

⁴¹ Dans une récente publication consacrée aux « problématiques matérialistes des Lumières françaises », on lit que l'élaboration du « savoir matérialiste » s'est faite selon deux axes, un « discours athée » d'une part, et « une conception neuve de la matière et [...] une définition organique des êtres animés fondées sur les avancées de la physique, de la physiologie et des sciences naturelles » de l'autre (PIERRE BERTHIAUME, *Matières incandescentes. Problématiques matérialistes des Lumières françaises (1650-1780)*, Presses de l'Université de Montréal, 2014, p. 18). On ne s'étonnera pas que la place d'Helvétius dans ces problématiques soit réduite à sa portion congrue : à peine quelques lignes. En réalité, Helvétius est tellement absent de cette « synthèse impeccable » (quatrième de couverture) que son auteur ne daigne même pas évoquer la polémique de Diderot contre *De l'homme*, pourtant lourde de « problématiques matérialistes ».

çaises avec autant de panache que les La Mettrie, les Diderot, les Buffon et les Rousseau quelques années plus tard.

La nouvelle édition des *Œuvres complètes* d'Helvétius (Paris, Champion, 2011-2020, 3 vol.) procurée par nos soins présente pour la première fois des textes correctement édités, sans les interventions abusives de Lefebvre de La Roche dont l'édition publiée en 1795 faisait encore autorité au XX^e siècle. Grâce à une lettre citée pour la première fois dans son intégralité dans le tome III, nous savons désormais que ce n'est pas la lecture de Locke mais de Bayle qui a détourné le jeune Helvétius de la religion et provoqué une révolution dans son esprit. Les principes de sa philosophie étaient déjà élaborés dans les grandes lignes vers 1730 : en témoigne le *Recueil de notes*, publié également dans le tome III, qui contient plusieurs passages qui ne laissent subsister aucun doute sur l'athéisme et l'antifinalisme. On sait qu'une première version de *L'Esprit* était prête dès 1745 : si Helvétius avait alors publié son ouvrage, la nouveauté et l'audace de son livre l'auraient d'emblée désigné comme le héraut hardi d'une nouvelle génération, inaugurant la deuxième vague des Lumières françaises avec autant de panache que les La Mettrie, les Diderot, les Buffon et les Rousseau quelques années plus tard.